
LE MOIS

Lettre de Paris.

Un nouveau groupement de poètes nous est né. Il vient de publier son programme, comme il va de soi, dans le *Figaro* depuis de longues années acquis à ce genre de manifestations. Si l'on veut bien se souvenir, c'est là que Jean Moréas fit paraître le 18 septembre 1886 son premier et retentissant manifeste formulant l'esthétique du mouvement symboliste. Le nouveau groupement, il n'en pouvait être autrement à notre âge de syndicalisme, se présente comme une « association » non comme une école ou un cénacle et son « appel » a vu le jour, à cette date fatidique : 13 février 1921. Voilà choses qu'il importe de consigner pour les futurs historiens et les courageux compilateurs des prochains manuels de la littérature française.

Le groupe, sous ce vocable *La Muse française*, reprend un titre « illustré il y a cent ans par les écrivains auxquels nous devons le grand mouvement littéraire du XIX^e siècle ». Cette périphrase prudente désigne, sans le nommer, le romantisme (qui, on le sait a eu, en ces derniers temps, une presse assez fâcheuse) et n'est là, somme toute que pour ne causer aucun déplaisir peut-être à M. Pierre Lasserre un rude adversaire.

Mais, il n'importe ! Voyons la suite. Il y est dit :

« Respectueux admirateurs de ce passé (littéraire), générateur des forces de l'avenir, les poètes de la Muse française rendent hommage aux pères de la poésie, aux vieux maîtres du Moyen-Age et, après eux, à Villon, à Marot, à Ronsard; ils ne séparent pas Malherbe de Corneille et de Racine, ni La Fontaine de Chénier; ils considèrent Lamartine et Victor Hugo comme autant de vigoureux rameaux du même arbre renaissant qui, par Vigny, Musset et Baudelaire, épanouit sa fleur près de nous en Verlaine et Mallarmé, plus près encore en Moréas. »

J'admire que dans cet exposé sommaire on ait tout simplement omis de signaler Joachim du Bellay lequel, par sa *Défense et Illustration de la langue française* aussi bien que par son œuvre a eu sa part dans la constitution de notre patrimoine poétique. Puisqu'on

ne citait que des morts, je m'étonne qu'on ait pu passer sous silence, dans la filiation et la continuation du génie poétique traditionnel, Albert Samain qui prolonge à la fois Baudelaire et Verlaine et Charles Guérin qui, forme le chaînon chronologique avec Moréas. Et j'admire que par une sorte de révérence sacrilège, en face de ces omissions, on ait cru devoir citer Mallarmé qui est peut-être, j'en atteste M. Albert Thibaudet et l'ombre de Jean-Marc Bernard, la cause initiale et responsable du mouvement anti-traditionnaliste de certaines écoles poétiques d'aujourd'hui. Il a certes sur la conscience tous les « joueurs de mandore au creux néant musicien », les chercheurs de quintessence rythmiques, les contempteurs du clair génie de la race, élèves trop dociles de ses *Divagations* qui se réclament tous, peu ou prou, de loin ou de près, des doctrines desséchantes de ce maître infécond, éperdu de chimères.

Pour y dresser une chapelle à ce saint, ce n'était vraiment pas la peine de chasser du temple comme de vils marchands, changeant l'or pur en plomb vil, les plus notoires et les meilleurs des symbolistes. On peut rester dans la lignée et dans les limites du génie français, même en écrivant en vers libres. On doit tenir compte de l'évolution qui s'est faite. Et ne point bouger, c'est une façon de rétrograder — parce que les autres avancent...

Pour les poètes de la Muse française moderne, tout se résume en fin de compte à une question de technique et de prosodie. Ils l'avouent, honnêtement d'ailleurs — étroitement aussi :

« Ils entendent demeurer fidèles à la prosodie traditionnelle, comme la mieux adaptée au génie français, ainsi qu'une expérience de plusieurs siècles le démontre.

» Quelque dissemblables qu'ils puissent être les uns des autres, sur d'autres points, ils ont du moins ce point de ressemblance et c'est pour cette raison qu'ils se sont rassemblés... »

Mais où commence et finit la prosodie traditionnelle ? Est-ce celle de Ronsard qui ressemble terriblement par endroits à du vers libéré ? Est-ce celle de Malherbe qui supprime l's à *je crois* pour le mieux faire rimer visuellement avec *le roi* ? Est-ce le magnifique alexandrin de Vigny ? Ou bien ces vers de Moréas :

*A toi l'honneur des Lybéthrides agrestes,
Abreuvé des parlantes eaux,
Il ne sied prix que du son de tes doigts prestes
Sur les disparates roseaux.*

*Divin Tityre, âme légère ! Comm'houppe
De mimalloniques tymbons;
Divin Tityre, âme légère ! Comm'troupe
De satyreaux ballant par bonds.*

(Le Pèlerin Passioné).

Et M. Fernand Gregh, l'un des signataires et non des moindres de la déclaration ci-dessus, n'a-t-il pas écrit naguère dans les *Clartés humaines* ou la *Beauté de vivre* cette strophe qui est fort belle sans être pourtant selon le *Traité de prosodie* de Théodore de Banville, ni dans la manière cependant fort souple de La Fontaine ?

*Je veux la gloire et je ne sais
Même pas bien si je la veux;
Je pense et j'écris mes pensées
En mots indécis et peureux
Je sens mes vers là, sous mon front;
J'ignore s'ils me survivront,
Les dire m'exalte ou m'enchanté;
Ma voix ne peut rester muette,
Je ne sais si je suis poète,
Je chante.
Je vis, je vais parmi des choses :
Bonnes, mauvaises, je ne sais
Car je suis souvent caressé
Par elles, et souvent blessé....*

Tout de même, encore que de ce point de vue, ils ont bien fait de prendre position. Les audaces intempestives et les turlupinades de certains groupements de jeunes, qui ne sont ni sincères ni artistes, ni rien du tout, mais qui s'amuse tristement, devaient provoquer une réaction. Et la voilà qui se précise après divers essais.

Qu'on n'aille pas en conclure qu'il s'agit de débutants, en pleine sève, avides de se faire connaître, jetés dans la bataille littéraire. Il s'en faut. Le président de l'association est M. Raymond Gagnabé de la Tailhède qui fonda en 1891 avec Jean Moréas, Maurice Du Plessys, Ernest Raynaud et Charles Maurras l'école romane où l'on ronsardisa à qui mieux mieux. M. de la Tailhède, auteur de la *Métamorphose des Fontaines* prend un peu figure d'un revenant, un noble revenant du reste. M. Fernand Gregh qui a, en d'autres heures, fondé l'*Humanisme* et, hier, la *Pléiade* et qui présidait avant

la guerre *les Poètes* comme il préside aujourd'hui l'*Œuvre des Poètes Français* et comme il présidera, demain sans doute, *les Amis de Verlaine*, est vice-président de la *Muse Française* en même temps que Léo Larguier, celui-ci le romantique de nos poètes contemporains et qui jusqu'au physique évoque Victor Hugo.

Les autres signataires ? François-Paul Alibert, un poète distingué qu'on a pu lire souvent dans l'*Occident* ou dans la *Revue Critique*, Maurice Allem un érudit qui a publié, entre autres, une anthologie napoléonienne; Marius André qui s'est révélé rude critique peu enclin aux admirations courantes, Alexandre Arnoux, autrefois une des vedettes de *Psyché* avec Paul Drouot; Pierre Benoit naturellement; Pierre Camo le grave et pur poète des *Beaux jours*, Francis Carco, en souvenir sans doute du temps où le roman ne l'avait pas conquis tout entier.

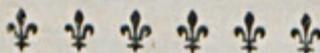
Il y a également MM. Maurice Brillant, M. André Dumas, Tristan Derême le fantaisiste auteur du *Poème de la Pipe et de l'escargot*, Charles Derennes, qui a depuis longtemps pris nettement parti pour le classicisme poétique, Albert Erlande, l'auteur, entre autres grands poèmes du *Titan*, Charles-Théophile Feret, le fougueux normand, Fernand Fleuret qui a donné naguère *Friperies* et a publié depuis des vers satyriques et l'*Enfer de la bibliothèque nationale*, Roger Frène de qui on n'a pas oublié *Les Sèves originaires* ni les débuts à la *Renaissance provinciale* de Toulouse, A.-P. Garnier, ami des poètes et poète lui-même, hier encore directeur de la *Minerve*, Pierre Jalabert l'auteur des *Chants de l'Aube*, Marc Lafargue qui s'en est malheureusement tenu à l'*Age d'or*; des lauréats de la bourse de voyage MM. Lamandé et Levillant. Voici encore M. Mazade que Willy croit l'inventeur du sonnet de quinze vers, Henri Martineau, le directeur du *Divan*, Louis Mercier, un modeste et grand poète catholique, de qui Lardanchet publie, en ce moment à Lyon, une édition de grand luxe, Vincent Muselli dont les plus longs poèmes ne dépassent pas huit vers, mais ils sont parfaits, Noël Nouet au « cœur avide d'infini » et qui sait s'émouvoir à la voix des *Cloches des Champs*. Qui encore ? M. François Porché déjà et justement célèbre, Armand Praviel qui présida aux destinées de feu l'*Ame Latine*, Ernest Raynaud déjà cité, Emile Ripert qui décentralise en exaltant la Provence et vient juste de donner *La Sirène blessée*, André Thérive dont les critiques ont de l'allant et du savoir, Léon Vérane qui publie à Toulon l'anthologie mensuelle *Les Facettes*. En outre, cinq ou six autres poètes, des nouveaux venus

sans doute, sur lesquels je n'ai pas de lumières particulières. En somme on a dosé là avec sagesse les poètes provinciaux avec ceux de Paris, le Midi avec l'Ouest. Le Nord n'y est point représenté. Mais, est-ce un signe des temps ? Le groupe manquerait-il de galanterie ? *La Muse française* ne compte pas une seule poétesse. Il nous semblait pourtant que Mme de Noailles ou Mme Lelarue-Mardrus...

Le nouveau Cénacle — cette fois il s'agit d'une société de conférences — a organisé à l'Hôtel des Etudiants, après une causerie de M. Paul Blanchart sur *Albert Samain*, une audition de poèmes. L'interprétation de Mmes Marguerite Jules-Martin, Yvonne Le Quéré, Geta Prozor et de M. Romuald Joubé, entre autres, a obtenu des applaudissements mérités.

Les Allemands, à ce qu'ils affirment, n'ont pas la capacité de payer les milliards qu'on leur réclame. Que ne les oblige-t-on à vendre les collections de leurs musées ? Il y a Berlin, notamment, des Watteau et des Lancret qui rendraient de l'or. Les Américains, amateurs d'art, achèteraient bon prix. Et voilà qui ferait leur affaire et la nôtre !

LÉON BOCQUET.



Lettres Espagnoles.

V. Blasco Ibáñez : *El Militarismo Mejicano* (Valencia, *Prometeo*, 1920, 250 pp., 4 pesetas).

Voici un livre qui est un acte. Il importe de s'y arrêter, à cette rubrique, où les œuvres véritablement humaines sont rares et où, moins que jamais, il importerait qu'elles ne le fussent. Blasco Ibáñez n'a pas besoin d'être, comme romancier, présenté à notre public. Les traductions de G. Hérelle, de Maurice Bixio, de F. Ménétrier, de Renée Lafont, de Berta Delaunay l'ont popularisé. L'on peut, toutefois, regretter, que ses deux dernières œuvres imaginatives ne soient point encore en notre langue. *Los enemigos de la Mujer*, la